

Cosmos, de Witold Gombrowicz, par Jacqueline Piatier, [Le Monde](#), 27 août 1966

À ceux qui n'ont pas encore découvert Gombrowicz *Cosmos* (1) fournira une excellente initiation à l'étrange univers romanesque de ce Polonais humoriste, philosophe et poète. D'emblée sa lecture happe, puis fascine, puis trouble. Rien de cosmique à première vue malgré le titre : on dirait une histoire réaliste, d'atmosphère policière, qui tourne à la farce noire et se termine par un joli coup de théâtre, sur un cadavre inattendu, sans aucun retentissement dramatique. Mais sous cette construction d'apparence solide, des chausse-trapes s'ouvrent partout, ménageant des perspectives beaucoup plus audacieuses. Nous sommes donc invités à aller y voir assez loin. De fait, *Cosmos* est un roman philosophique où l'auteur, en donnant libre cours à sa fantaisie et à son humour, traduit, sous des masques, l'idée qu'il se fait de l'homme, du monde et de leurs rapports. Une sorte de conte à la Voltaire, plus loufoque et plus intériorisé. Mais il y a aussi chez Gombrowicz un goût de la pitrerie qui le pousse à jouer avec son lecteur comme le chat avec une souris. Et peut-être faut-il se garder de chercher un sens à toutes ses inventions, saugrenues les unes, obscènes et repoussantes les autres. La création, libre et hardie, se développe de son propre mouvement, avec désinvolture. L'ambiguïté de *Cosmos* tient à cela. C'est l'œuvre d'un clown métaphysique.

Deux étudiants de Varsovie passent un mois de vacances dans une famille petite-bourgeoise de la campagne polonaise. C'est un monde inconnu pour eux dans lequel ils vont tenter de se reconnaître. Vivent sous le même toit Léon, le père, un retraité maniaque et farceur qui boursoufle son langage de néologismes latinisants, la mère, dite Bouboule, épuisée par les soins du ménage et qui a ses nerfs, la fille, Léna, belle et inaccessible, toute jeune mariée à un inconsistant Lucien, et Catherette, la servante, affligée d'une déformation de la bouche. Personnages mi-grotesques, mi-banals, décor plus banal encore, auxquels nos deux étudiants vont bientôt prêter des allures louches. Eux-mêmes d'ailleurs ne sont pas sans troubles : Fuchs rumine les humiliations que lui inflige son chef de bureau ; Witold, le narrateur, fuit une famille réprobatrice. Dès leur arrivée, de menus faits les étonnent – un oiseau pendu à hauteur d'homme dans un fourré, une flèche à peine perceptible dessinée au plafond –, qui leur paraissent autant de signes d'une vérité cachée que Fuchs se met en tête de découvrir. Witold, cependant, est obsédé par le contraste entre la bouche hideuse de Catherette et celle, finement ourlée, de Léna, auxquelles il superpose l'image de l'oiseau mort. Les deux compères enquêtent ensemble. Ils ont tôt fait de multiplier les indices dans la multitude des objets anodins qui les entourent, où figure en bonne place, réplique de l'oiseau, un bout de bois suspendu à un fil. Soudain, dans ce bazar hétéroclite auquel ils tentent d'imposer un système et un ordre arbitraires, Witold va lui-même créer un signe. Il étrangle le chat de Léna et le pend, après avoir assisté du haut d'un arbre, en voyeur, au coucher de la jeune femme. La liaison devient plus étroite entre le désir sexuel et le rite de la pendaison, tandis que l'obsession qui jusqu'alors ne servait qu'à défricher le réel se révèle capable de lui donner forme.

Le mystère s'épaissit pour Fuchs, mais, pour Witold, il s'est déplacé du monde extérieur vers lui-même. Dans ce mystère-là, d'une certaine manière, il arrivera à voir clair, avec l'aide de Léon, qui se transforme en initiateur bouffon dans la dernière partie du livre, la plus risquée. Au cours d'une burlesque partie de campagne, les deux hommes, au milieu de jeunes couples en lune de miel, se reconnaissent comme les adeptes d'un érotisme solitaire qui demande ses satisfactions à l'imagination. Puis cet étrange roman retombe sur ses pieds, avec une dernière pendaison : Witold découvre le cadavre de Lucien, le mari de Léna, se balançant sous la lune à la maîtresse branche d'un arbre, meurtre ou suicide inexpliqué. Par un dernier tour de passe-passe de l'auteur, l'obsession, cette fois, semble préfigurer le réel.

Cosmos, par sa composition au moins, apparaît donc comme l'histoire d'un oiseau pendu, d'un bout de bois pendu, d'un chat pendu, d'un homme pendu. Tout un système d'échos où se reflète l'idée que Gombrowicz se fait du monde extérieur : un chaos d'éléments dissociés où rien n'est lié nécessairement, mais où l'homme, conscience inquiète, perçoit des résonances et des répliques. C'est pourquoi le roman est construit sur elles. À partir de ces associations, mot-clef chez Gombrowicz, toute combinaison est possible qui ne sera pourtant jamais qu'arbitraire et aberrante. L'homme s'épuise à déchiffrer un monde qui n'a pas de sens et sur lequel il ne peut en définitive projeter que ses obsessions. Nées des humiliations ou des désirs contrariés - car l'Autre ne se laisse pas plus saisir que le monde, et la possession n'aboutit qu'au meurtre, - ce sont ces obsessions qu'il a à découvrir pour se connaître lui-même et se satisfaire, dans une sorte d'ascèse, par la toute-puissance de l'imagination. Altière et dérisoire sagesse où perce une amertume désespérée.

Gombrowicz se défend d'être philosophe, et certes on ne peut souhaiter création abstraite mieux incarnée que la sienne, tant sont vifs justement ses dons d'observation et d'imagination. Le réalisme satirique se mêle à la verve bouffonne et à la poésie. A l'art de peindra une humanité caricaturale, saisie dans ses tics révélateurs de vices cachés, s'allie celui de rendre poétiquement les assauts confus d'un monde extérieur anarchique et turgescents, vaste champ de détritiques ou poussières d'étoiles en tournoiement. Une nature héraclitéenne où tout coule et se gonfle accompagne, quand il sied, le délire des consciences tendues sur elles-mêmes, que martèlent les mots et les objets obsédants. La phrase souple, cassée, souvent nominale, amalgame, en toute clarté, descriptions, monologue intérieur, fragments de conversation, interrompant ici et là son riche courant continu pour des dialogues de comédie.

Cosmos se lit facilement s'il ne se laisse pas facilement saisir dans ses intentions profondes. Abrupt, sauvage, hanté par une trouble sensualité et en même temps hautement comique, c'est une œuvre de dérision et de célébration, tout ensemble, où s'affirme la maîtrise d'un très grand écrivain.

(1) Denoël, 188 pages, 14 francs. Très bien traduit par Georges Sedir.